

LA TENTATION DU BIOLOGIQUE
ET LA PSYCHANALYSE

Gérard Bazalgette

LA TENTATION
DU BIOLOGIQUE
ET LA PSYCHANALYSE
Le cerveau et l'appareil à penser

Collection "Des Travaux et des Jours"



éditions
éres

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Charles « Cako » Boussion
Collection privée

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2373-5
Première édition © Éditions érès 2006
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION.....	9
1. DSM (DIAGNOSTIC AND STATISTICAL MANUAL OF MENTAL DISORDERS).....	13
Préambule.....	13
<i>La psychanalyse : une scientificité en question</i>	13
<i>Pathologie mentale et science : les DSM et la CIM</i>	14
<i>Fait d'observation et athéoricité</i>	16
Réductionnisme scientifique. Réductionnisme radical.....	17
<i>Définitions</i>	17
<i>Séparabilité et mécanicisme</i>	18
<i>Mécanicisme et réalisme ontologique : le réductionnisme radical</i>	19
Réductionnisme radical, psychiatrie et neurocognitivism.....	21
<i>Psychiatrie et « réalisme » de l'observation : la CIM et les DSM</i>	21
<i>DSM et neurocognitivism</i>	28
<i>Réalisme ontologique et interprétation</i>	33
Excursions quantiques.....	34
<i>La mise en cause du réalisme ontologique</i>	34
<i>La métacontextualité</i>	40
<i>La problématique de l'interprétation</i>	43
La neuropsychanalyse.....	48
<i>La thèse d'Eric R. Kandel</i>	48
<i>Le syllogisme d'Eric R. Kandel</i>	50
<i>Les limites de l'abord « synaptique »</i>	52
<i>Neurobiologie et psychanalyse : une union-disjonction</i>	54
<i>L'union-disjonction des pratiques thérapeutiques</i>	56
<i>L'union-disjonction psychosomatique</i>	57
<i>Conclusion</i>	59

Le connexionnisme d'Henri Atlan.....	60
<i>Henri Atlan et le réductionnisme faible</i>	60
<i>La création de signification à travers l'autoorganisation</i>	61
<i>L'autoorganisation et son modèle</i>	62
<i>Limites du modèle. Limites du réductionnisme scientifique</i>	63
Conclusion générale.....	66
2. DE LA MÉCANIQUE NEUROLOGIQUE À L'APPAREIL DES SENS.....	67
Un système émergent singulier, l'appareil psychique.....	67
<i>La Contribution à la conception des aphasies</i>	68
<i>Les Études sur l'hystérie</i>	70
« L'Esquisse d'une psychologie scientifique ».....	73
<i>Le projet</i>	73
<i>La quantité d'excitation et son tracé</i>	74
<i>L'expérience de souffrance (douleur)</i>	74
<i>De l'image hostile à la représentation de satisfaction</i>	75
<i>L'hystérie et le retour de l'image hostile</i>	76
La lettre 52.....	77
<i>Enregistrement et traductions des perceptions</i>	77
<i>Le refoulement comme défaut de traduction.</i>	
<i>Le traumatisme sexuel</i>	79
L'abandon de l'Esquisse.....	81
<i>Pourquoi l'abandon de l'« Esquisse » ?</i>	81
<i>Symbolisation « normale » et symbolisation hystérique</i>	84
3. L'ÉTILOGIE SEXUELLE DE L'HYSTÉRIE.....	87
Freud à Bordeaux.....	87
<i>L'École psychiatrique de Bordeaux</i>	87
<i>La thèse de Jean Texier</i>	89
Les psychonévroses pour Pitres et Régis.....	91
<i>L'étionosographie freudienne</i>	91
<i>L'étionosographie de Pitres et Régis</i>	92
Entre psychiatrie et psychanalyse.....	95
4. LE SEXUEL, LA REPRÉSENTATION, LA PERCEPTION.....	99
La représentation de satisfaction.....	100
<i>Plaisir du besoin et besoin de plaisir</i>	100
<i>La prime de plaisir</i>	101

Table des matières

Représentation et représentativité.....	102
<i>La subversion de la représentation</i>	102
<i>Plaisir-déplaisir et représentativité</i>	104
De la perception.....	105
<i>Perception et conscience</i>	105
<i>L'éprouvé sans objet</i>	106
<i>Vers la perception. Détours biologiques et éthologiques</i>	108
<i>Vers la perception d'un objet extériorisé</i>	109
<i>La perception chez l'homme</i>	110
5. L'APPAREIL PSYCHOSEXUEL.....	115
Quantité, masse et mouvement.....	115
<i>Le concept de quantité</i>	115
<i>Topique, dynamique et économique</i>	117
<i>Convergences</i>	118
L'appareil sexuel symbolisant.....	118
<i>Séduction et naissance de l'appareil</i>	119
<i>De l'autoengendrement originnaire au processus secondaire</i>	119
<i>Structures primitives et processus secondaire</i>	121
<i>Hypercomplexité et images dynamiques du corps</i>	123
<i>Images du corps et dynamique de l'absence</i>	125
<i>Images du corps et cartes neurologiques</i>	128
<i>La connectivité des images dynamiques du corps</i>	129
6. LE TRAUMATISME.....	131
Le traumatisme sexuel réel.....	131
<i>La situation du traumatisme chez l'homme</i>	131
<i>Traumatisme et stress posttraumatique</i>	133
<i>Perception et hallucination négative</i>	134
<i>La répétition traumatique</i>	135
<i>L'hallucination du trauma</i>	138
<i>Rêve et trauma</i>	140
Des formations composites.....	141
<i>Perception traumatique et formations composites</i> <i>dans le développement</i>	141
<i>Freud et les formations mixtes. Formations composites et mythe</i>	143
Formations composites, mythes et métamorphoses.....	145
<i>Dynamique des formations composites</i>	145
<i>Mythe, refoulement et symbolisation</i>	146
<i>Le refoulement civilisateur</i>	151
Limites et conditions de l'appareil de sens.....	152

7. REMARQUES SUR LA PULSION.....	157
Quantités initiales et représentation psychique.....	157
<i>Quantités initiales, pulsion et représentant psychique de la pulsion</i>	157
<i>Quantité sexuelle et représentativité</i>	160
<i>La pulsion</i>	161
<i>Le refoulement originaire du représentant de représentation et la fixation</i> ..	163
Devenir de la fixation.....	164
<i>L'Autre et le refoulement originaire</i>	164
<i>Hallucination et naissance de l'inconscient pour le sujet</i>	165
<i>Le traumatisme humain</i>	166
<i>Clinique</i>	169
<i>Au-delà du trauma</i>	171
L'indétermination pulsionnelle.....	172
<i>Pulsions d'autoconservation et pulsions sexuelles</i>	172
<i>L'indétermination pulsionnelle originaire</i>	174
<i>La spécificité de la « jeune science ». Ferenczi et l'École de Bordeaux</i>	176
<i>Convergences et malentendus</i>	179
8. L'ÉVALUATION SCIENTIFIQUE DE LA PSYCHANALYSE.....	181
Quelques caractères épistémologiques généraux.....	181
<i>Les causalités psychanalytiques</i>	181
<i>Caractères singuliers de la théorisation psychanalytique</i>	183
Évaluation scientifique de la psychanalyse.....	185
<i>Interprétation et relance du sens</i>	185
<i>Symptôme et évaluation comparative</i>	186
<i>Donner sa chance au sujet</i>	192
PARAPHRASE CONCLUSIVE : <i>PUBLIUS OVIDIUS NASO</i>	195
La chute d'Ovide.....	195
Les métamorphoses.....	201
<i>La nature, les hommes et les dieux</i>	201
<i>Ovide et Pythagore</i>	202
<i>La conversation des hommes et des dieux</i>	203
<i>L'oubli</i>	205
Paraphrase conclusive.....	206
BIBLIOGRAPHIE.....	209

*À Odile
À mes enfants, Guillaume, Simon,
Thomas, Laura*

Introduction

L'objet de cette contribution est de préciser la situation épistémologique de la psychanalyse. Quelle scientificité s'y déploie-t-elle ? Comment vient-elle s'inscrire dans le mouvement scientifique en général ? Quelle sorte d'évaluation peut s'en proposer ?

Ces questions ne sont pas nouvelles et elles n'ont pas cessé d'être posées, de façon récurrente, tout au long du siècle passé. Toutefois, elles ont pris une nouvelle acuité depuis quelques décennies avec l'apparition des sciences cognitives et les mises en cause particulières de la scientificité de la psychanalyse qu'elles ont pu susciter ou réveiller. Aussi est-ce avec un examen critique de la position épistémologique de ces sciences cognitives que débutera cet ouvrage. De là, on pourra apercevoir déjà la position singulière que vient occuper la psychanalyse, vis-à-vis de ces sciences et vis-à-vis des sciences empiriques en général.

Qu'entend-on sous le terme générique de « sciences cognitives » ? Les sciences cognitives, comme nous le dira Daniel Andler, répondent d'un projet initial global, « celui de penser à la fois le cerveau, l'esprit et la machine ». Il en résultera un rêve de rassemblement unifiant, celui des psychologues, des linguistes, des philosophes, des spécialistes de l'intelligence artificielle et des neurobiologistes. De là, et en leur articulation, il deviendrait possible de commencer à lever le mystère de la sorte de connaissance, de cognition, qu'un sujet vient constituer et développer quant à son rapport au réel.

L'accomplissement de ce projet, énoncé explicitement comme matérialiste et mécaniciste dès son origine, allait toutefois rencontrer des difficultés majeures, et, presque immédiatement, allait apparaître une série de fissures dans le champ global des sciences cognitives.

Dans ce champ, tout le monde convenait certes, dans l'absolu, que les représentations et les calculs qui portent sur celles-ci doivent bien correspondre à des états physiques. Faute cependant de pouvoir isoler l'articulation, la « synapse » qui unirait les états physiques et les représentations, une partie des sciences cognitives renoncera à l'idéal initial et « tentera seulement de caractériser les aptitudes cognitives humaines indépendamment de leur réalisation matérielle dans le système nerveux. » Une autre partie, renonçant également à une description immédiatement réaliste de cette jonction, fournira seulement des modèles d'intelligence artificielle de son fonctionnement. Mais une partie aussi des sciences cognitives ne renoncera pas à l'idéal initial, et c'est là que l'on verra se forger une relation de continuité entre les sciences cognitives et les neurosciences. Daniel Andler précise ainsi que « l'objet des neurosciences étant de caractériser le système nerveux en tant que système physico-chimique, celui des sciences cognitives entendues en sorte de les inclure admet une caractérisation simple : la cognition dans sa réalisation biologique (*mind/brain*) ».

Cette partie des sciences cognitives pourra alors se nommer « neurocognitivism ». C'est elle surtout qui donnera lieu à des applications psychiatriques « naturellement » adaptées à la psychiatrie des DSM. C'est elle qui voudra parfois invalider scientifiquement la psychanalyse ou chercher à l'intégrer en un projet totalisant, *la neuropsychanalyse*.

Toutes ces démarches, que l'on discutera au chapitre I, prennent appui sur ce qui fonde classiquement les sciences empiriques, c'est-à-dire le *réductionnisme*. Avec celui-ci, le scientifique observera un réel postulé comme séparé de lui-même et il tentera de réduire progressivement les premières notions qu'il en a *via* l'expérimentation et la méthode hypothético-déductive. Mais on verra que, selon les options « cognitives » adoptées, ce seront en fait deux modalités de réductionnisme qui seront en jeu, avec les conséquences qui en résulteront, entre autres, quant au type de rapport à la réalité que le scientifique pensera entretenir. Dans un cas, le plus préoccupant, il pensera avoir un rapport immédiat et objectif au réel qu'il observe. Ce *réductionnisme fort* ou radical se rencontrera souvent dans la version neurocognitivistique des sciences cognitives. Dans l'autre cas, il considérera que ce qu'il observe est indissociable des théories qu'il projette sur le réel. Ici, en un *réductionnisme dit faible*, le scientifique saura qu'il n'observe pas le réel mais qu'il l'interprète. Toutefois, ce scientifique modéré ne mettra pas en cause le postulat réductionniste qu'il considérera comme consubstantiel de l'attitude scientifique en général. En cela, il ne sera

pas à même d'appréhender les conditions profondes de l'interprétation du réel qu'il suppose.

Dans tous les cas, je montrerai l'insuffisance de l'attitude réductionniste dès lors qu'elle prétendrait traiter du « fait mental », ce qui est bien l'objet des sciences cognitives. Et nous retrouverons là le fait qui déjà au tournant du XIX^e siècle était venu résister à l'approche empirique, et y compris à celle que Freud tentera un instant dans la rêverie intitulée « Esquisse d'une psychologie scientifique ». Le « traitement » de ce fait mental en effet, l'hystérie, ne pouvait faire l'économie de la « mise en sens » que le sujet lui-même devait en effectuer. Le sujet ne pouvait plus être l'objet isolable et observé de l'extérieur par la science réductionniste. Il devenait, avec l'aide d'un psychanalyste qu'il investissait et auquel il s'identifiait, l'acteur en quête de sens de son propre destin.

Du même coup, et avec ce renversement, un nouvel appareil surgissait, au-delà de l'appareil neurologique. Ce nouvel appareil est l'appareil psychique freudien (*psychischer* ou *seelischer Apparat*). Je redirai les conditions historiques qui ont entraîné la reconnaissance de ce nouvel appareil à partir de la notion freudienne de trauma sexuel, et je ferai état, à l'aide d'un matériel inédit, du débat épistémologique que sa découverte et son mode d'exploration allaient susciter d'emblée dans la communauté scientifique (chapitres II et III).

Qu'en est-il aujourd'hui de cet appareil psychique ? Comment peut-on en redéfinir la structure générale et la fonction ? Comment pouvons-nous penser actuellement les questions du trauma, de la perception, de la représentation et de la pulsion ? Sur le tracé de la recherche psychanalytique depuis Freud, et en réponse à ces questions, je donnerai ici mes propres options.

Au-delà du symptôme hystérique avec lequel il se révèle et dont il nous dit un avatar, je considérerai l'appareil psychique comme l'« appareil à interpréter », l'« appareil à penser », l'« appareil de sens » avec lequel le sujet humain invente les moyens de se réorienter constamment dans le réel. L'exploration de ce système psychosexuel rend compte, pour moi, d'un traitement fondamental du réel sous-jacent à toutes les déterminations scientifiques que ce même système produira à terme (chapitres IV, V et VI).

D'un point de vue téléologique, je dirai que ce système tend vers un objectif : celui de permettre une mise en sens du sujet dans le monde à partir de la constitution *conjointe* de la *symbolisation* et de ce que Freud place sous le terme de « génitalisation ». La réalisation du *concept d'absence* qui en résulte asymptotiquement sera la condition de l'orientation du sujet que nous nommons avec Freud « processus secondaire ». Je retraverserai les phases de cette constitution de l'appareil en relevant celles que ma clinique m'a fait apparaître comme les plus saillantes : l'hallucination (de satisfaction et de destruction), l'identification projective et les fantasmes jusqu'au processus secondaire. Mais je montrerai

particulièrement le caractère *mixte et sans cesse composite* de l'ensemble de ces formations avec lesquelles se constitue à chaque instant une image dynamique complexe ouvrant à une certaine posture du sujet dans le réel.

À la base de cet appareil, et venant l'activer, il y a l'Autre humain avec l'*érotisation* de l'expérience vécue et la *mise en suspens de la satisfaction* qu'il impose. Là, et avec la *pulsion*, va apparaître un rapport spécifique de l'humain au réel : la réalisation du sujet sera liée à la *retrouvaille* dans le réel d'un objet de désir *fondamentalement perdu*. Je donnerai ma lecture des conséquences épistémologiques qui en résultent quant à la manière dont existeront dès lors pour ce sujet la perception, le traumatisme et la représentation. La perception ne donnera pas accès à un simple « donné ». Le traumatisme, toujours indissociablement sexuel et meurtrier, sera à entendre au-delà de la conception qui voudrait en faire un simple événement objectif préluant à un « stress post-traumatique ». La représentation sera *représentativité*.

J'essaierai de montrer dans mes « Remarques sur la pulsion » comment viennent se composer tous ces éléments *in statu nascendi* (chapitre VII).

En définitive, l'invention freudienne aura bouleversé la problématique classique de la causalité. À côté de l'ensemble des causalités mécaniques, et les subvertissant sans cesse, se trouvera désormais établie une forme de causalité plus profonde, la *causalité psychique*. J'en dirai les deux modalités selon moi essentielles, la causalité d'après coup et la causalité de transfert. C'est en cette nouvelle causalité que pourra s'apercevoir le régime profond de la détermination du réel pour un sujet. Le trauma réel et le trauma même du réel, en eux-mêmes sans sens, chercheront toujours à se recomposer, dans l'après-coup et à partir des relations transféro-contre-transférentielles à l'Autre humain. Le psychanalyste, cet Autre placé là où cette détermination relative est en impasse, pourra, en un procédé qui épouse le mouvement même du sens, soutenir le sujet dans sa quête de sens interrompue.

Ce n'est qu'au terme de cette exploration visant à spécifier la situation épistémologique de la psychanalyse que j'aborderai la question de l'évaluation scientifique qui peut en être faite. Ce mode d'évaluation ne pourra être qu'hétérogène au regard de celui que voudrait aujourd'hui imposer la psychiatrie neurocognitiviste (chapitre VIII).

En tout cela, il s'agira donc du sens, et de la manière dont le sujet humain *s'orienterait* dans le réel. Et ce sera tout naturellement que viendront s'entre-croiser ici les données individuelles fournies par la psychanalyse et les données collectives que l'anthropologie et l'étude des mythologies nous donnent à apercevoir. Ovide nous aidera à conclure ce qui ne peut se conclure (chapitre VI et paraphrase conclusive).

1
DSM
(Diagnostic and statistical manual of mental disorders)

PRÉAMBULE

La psychanalyse : une scientificité en question

En quel savoir consiste la psychanalyse ? S'agit-il d'une science ? Relève-t-elle plutôt de la philosophie ? Vient-elle rejoindre ce mode de connaissance si particulier que représente la mystique ?

Ces questions ont à vrai dire tellement été débattues qu'il semble *a priori* fastidieux de les reprendre, sinon en s'appuyant sur la constatation qu'elles restent après tout d'actualité pour n'avoir pas trouvé de réponses convaincantes pour ceux qui les réclament. Est-ce à dire qu'il n'y en aurait pas et que les psychanalystes accepteraient eux-mêmes la situation d'indécidabilité dans laquelle on pourrait les placer ? Bien évidemment non, mais l'on s'aperçoit que le débat est en réalité beaucoup plus orienté. Nul en effet ne s'insurgerait de la prétention de la psychanalyse à se poser en philosophie. Elle se trouverait alors éventuellement contestée par les moyens de la philosophie, ce qui a pu être fait, tout en laissant cependant les philosophes devant la difficulté de contester une théorie et une praxis qui ne se réclament aucunement de la philosophie. Nul non plus ne s'insurgerait particulièrement d'une prétention de la psychanalyse à s'ériger en ascèse, en art de vivre, en direction d'une rencontre ineffable avec le *corpus mundi*.

Le véritable problème est que la psychanalyse, d'une façon certainement dérangeante, prétend maintenir son lien avec la scientificité. Il y a là une sorte d'« épine irritative » que la communauté scientifique semble souvent vouloir extirper, que ce soit pour renvoyer la psychanalyse au monde, certes « intéressant », de la philosophie ou de la mystique, ou pour la ramener « raisonnablement » dans le champ de la science commune¹. Or la psychanalyse semble réfractaire aussi bien à cette réintégration qu'à sa relégation hors du champ de la science.

Une telle situation, si l'on cesse de la traiter en termes de *quaestiones disputatae*², nous renvoie évidemment à une interrogation sur la question même de la scientificité. Ce n'est cependant pas sous cet angle général que j'aborderai le problème, mais à partir d'un débat très actuel qui vient concerner la question précise de la *scientificité en matière d'investigation et de traitement de la pathologie mentale*.

Pathologie mentale et science : les DSM et la CIM

Dans cette perspective, on semble exiger aujourd'hui que toute discipline prétendant en répondre – c'est-à-dire aussi bien la psychanalyse – satisfasse à un protocole particulier censé être celui de la scientificité elle-même. Chaque discipline devrait démontrer sa cohérence théorique et son efficacité technique au regard d'un certain nombre de phénomènes ressortissant à une pathologie mentale ou psychosomatique, répertoriée en un catalogue objectif et reconnu par tous. Une partie de la Classification internationale des maladies, éditée par l'Organisation mondiale de la santé, donne ainsi dans sa dixième version, la CIM 10, la nomenclature « officielle » des troubles mentaux. Cette dixième édition s'est voulue particulièrement coordonnée avec la quatrième édition du Manuel statistique et diagnostique des troubles mentaux éditée par l'Association américaine de psychiatrie (DSM IV). C'est sur cette base que l'on estimerait la valeur et l'efficacité des diverses théories et techniques. La randomisation serait l'instrument de vérification. Là se trouverait une scientificité indiscutable à laquelle chaque discipline traitant du fait mental devrait *naturellement* se soumettre.

1. Une forme très insistante de tentative dans ce sens consiste à vouloir séparer une psychanalyse « pure », dont on ne dirait rien, d'une « psychothérapie psychanalytique » qui, quant à elle, pourrait s'intégrer dans le champ traditionnel de la science empirique, du point de vue de la formation à sa pratique et de la vérification expérimentale de celle-ci.

2. Je reprends ici le terme scolastique médiéval utilisé par J. Guillaumin dans le bel article qu'il a rédigé sur ces questions dans *La psychanalyse, une science*, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

Essayons d'examiner rigoureusement la sorte de scientificité qui nous est proposée, en commençant par le catalogue supposé servir de référence commune. Ce catalogue, dont nous verrons en quoi il vient corrélér et induire la sorte de scientificité à laquelle il convie, se propose comme un simple relevé statistique de la déviance. Il ne veut avoir de portée qu'observationnelle, sans option psychopathologique. Ce catalogue, on le sait, a suscité en France, et parmi les psychiatres en particulier, un débat important. Sous la direction de Roger Misès, et en pédopsychiatrie, une *autre* classification a été proposée, la CFTMEA R-2000. La mise en regard des deux classifications est très éclairante. R. Misès s'inscrit dans la ligne de la tradition psychiatrique française en ce qu'il ne veut pas « céder sur le maintien des perspectives psychopathologiques³ ». On comprend, bien entendu, que Roger Misès ne songe pas, ce disant, à *une* perspective psychopathologique particulière, mais que, en ce qui le concerne, il ne peut penser un regroupement nosographique des faits mentaux que par rapport aux multiples entrées psychopathologiques qui déjà les ordonnent, sans présumer par ailleurs des thèses étiopathogéniques qui, certes, en infiltrent toujours déjà l'appréhension. Pour cette raison par exemple, il ne juge pas utile de renoncer aux concepts de névrose et de psychose. (Cette perspective, remarquons-le, est celle qui a permis aux psychiatres et aux psychanalystes français de parler ensemble durant un siècle sans pour autant que les points de vue nosographiques se soient recouverts, ni même, et surtout, que l'usage de la nosographie ait été identique.)

Pour autant, R. Misès n'a pas d'abord souhaité s'opposer aux DSM et à la CIM qui en accompagne le mouvement depuis 1950. Il a essayé au contraire, nous dit-il, de trouver des correspondances et des liens entre ces classifications et la sienne. Force nous est de constater avec lui que ces efforts n'ont pas été pour l'instant couronnés de succès et qu'ils n'ont jamais fait que montrer davantage l'antinomie profonde qu'il y a entre une nosographie fondée sur la perspective psychopathologique et une *taxinomie* qui se voudrait neutre et seulement observationnelle. Or ce serait cette dernière, nous dit-on, qui fournirait la base d'observation d'abord *athéorique* qui, seule, permettrait un abord scientifique de la pathologie mentale.

Il me semble qu'il n'en est rien, et que cette conception peut et doit être réfutée pour le danger qu'elle fait sûrement courir, à terme, aux individus et

3. R. Misès, « Une nouvelle édition de la classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent : la CFTMEA R-2000 », dans *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 2002, 50, 233-261, Éditions scientifiques et médicales Elsevier SAS.

aux sociétés. Il s'agit là d'un débat qui dépasse le cadre proprement dit de la problématique psychanalytique. Néanmoins, on verra que la critique du modèle proposé est en même temps ce qui permet d'apercevoir la forme de scientificité qui est celle de la psychanalyse.

Fait d'observation et athéoricité

La définition du *fait d'observation* sur lequel vient porter une investigation scientifique donnée est évidemment de la plus haute importance. Or un fait d'observation peut-il être athéorique ? On pourrait penser au contraire que c'est plutôt de l'exposition maximale des présupposés ou postulats théoriques initiaux dont est chargée obligatoirement « l'observation » de ce fait que dépendra l'heuristique de son exploration. Dans cette perspective, définir un fait en un terme qui ne serait pas « chargé de théorie », comme l'on dit en épistémologie, reviendrait donc surtout à ignorer la théorie dont il est porteur. La définition « athéorique » du fait ne pourrait dès lors qu'engager les théories qui en traiteront à seulement confirmer tautologiquement la théorie présupposée et ignorée de départ.

Mais n'anticipons pas et essayons d'explorer cette notion d'athéoricité du fait d'observation tant d'un point de vue général que du point de vue particulier qui nous intéresse ici, celui de l'observation du fait mental.

La conception « athéorique » soutenue avec les DSM voudrait réaliser les objectifs d'une science reposant sur l'*empirisme*. Nous verrons qu'elle en est plutôt la caricature. Toutefois, et bien que le point de vue des DSM soit assez éloigné de la sophistication de l'empirisme logique du Cercle de Vienne, il renvoie sur le fond effectivement à ses dogmes tels que W. Quine a pu lui-même les mettre en évidence :

« L'empirisme moderne, écrivait-il, dépend en grande partie de deux dogmes. Le premier consiste à croire à un clivage fondamental entre les vérités analytiques (ou fondées sur les significations indépendamment des faits) et des vérités synthétiques (ou fondées sur des faits). *Le second, le réductionnisme, consiste à croire que chaque énoncé doué de signification équivaut à une construction logique à partir de termes qui renvoient à l'expérience immédiate.* » Et il ajoute : « Ces deux dogmes sont, je vais le montrer, sans fondement ⁴. »

Même sans adhérer aux conclusions finalement pragmatiques et précongnitivistes auxquelles aboutiront les développements de Quine sur ces questions, je pense que c'est bien au moins le second « dogme » de l'empirisme,

4. W. Quine, *De Vienne à Cambridge*, trad. P. Jacob, 1980.

celui du *réductionnisme*, qui est en effet au cœur du débat, et c'est lui que nous allons donc interroger. Dans le champ qui nous occupe, nous verrons que le réductionnisme (fort ou faible) et la mécanique (neuroscientifique) qui en est coextensive ne permettent pas pleinement une approche du fait mental, en ce qu'ils sont insuffisants pour comprendre l'*opération de sens* dont ce fait est indissociable... s'ils ne l'ignorent pas tout simplement. Ainsi apercevrons-nous les limites du modèle de scientificité que l'on voudrait aujourd'hui imposer en matière d'investigation et de traitement du fait mental pathologique.

Cette critique générale sera à la base de mon étude de la situation épistémologique de la psychanalyse, en tant que la seule discipline qui permet encore actuellement de penser scientifiquement cette *question du sens*, c'est-à-dire de l'interprétation du sujet dans le monde.

RÉDUCTIONNISME SCIENTIFIQUE. RÉDUCTIONNISME RADICAL

Définitions

Le réductionnisme, comme son nom l'indique, veut réduire, c'est-à-dire définir une première « notion générale » en termes d'*autres notions*, arriver ainsi à l'éliminer de la liste des entités de base à l'intérieur d'un certain champ de recherche... et éventuellement montrer que l'entité (présumée) ainsi réduite n'existe pas réellement. Lorsqu'elle s'applique à une certaine notion N, la thèse réductionniste affirme donc que l'on peut faire une analyse par réduction de N, et qu'éventuellement N pourra être éliminée, c'est-à-dire qu'on n'en aura plus besoin pour expliquer les phénomènes ou événements qui nous intéressent ⁵. »

Cette définition classique du réductionnisme nous laisse évidemment devant une question essentielle, celle de savoir déjà en quoi consiste cette première « notion générale » qui sera ensuite réduite. Si nous acceptons l'idée qu'en effet, une expérience quelconque vient produire d'abord une « notion générale » que la science viendra réduire, il nous reste à savoir comment cette notion générale est venue se constituer. En première appréhension, et si nous admettons que cette « première notion générale » vient connoter une expérience phénoménale, en elle-même problématique et perturbante pour un

5. R. Nadeau, *Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie*, article « Réductionnisme », Paris, PUF, 1999.

« système » donné (celui du sujet ou d'un ensemble de sujets), il nous apparaît que cela aura supposé une double opération sous-jacente. D'une part, il y aura eu *constitution* d'une *perception* comme connotant un pur *éprouvé*. D'autre part, cette perception d'un objet séparé du sujet aura donné lieu à une *désignation verbale*, à une première notion générale. (J'utilise le terme de *constitution* d'une perception pour indiquer d'ores et déjà que la perception n'est pas à considérer comme un *donné* d'emblée, chose que je développerai plus loin et en particulier dans le chapitre IV.)

Séparabilité et mécanisme

On voit donc que le premier temps du réductionnisme, ou son préalable, aura été la constitution apparemment naturelle d'un « observable » perçu et *séparé* d'un sujet « observant » qui pourra le *nommer*. Nous aurons beaucoup à revenir sur cette question, mais il est important de noter dès à présent que cette *séparabilité* postulée du sujet et de l'objet est en même temps coextensive de l'idée même de *mécanique*. Bernard d'Espagnat, dans son questionnement sur la notion de séparabilité telle qu'il la met en cause à partir des données de la physique quantique, indique cette corrélation : « [L'idée de séparabilité repose sur la notion] d'une divisibilité par la pensée, autrement dit sur l'idée qu'il existe une réalité indépendante de nous et de nos possibilités d'appréhension, *et* que celle-ci se compose de maintes petites parties interagissantes mais distinctes ⁶. »

Cette corrélation n'est peut-être pas évidente. Pourquoi, après tout, la division cartésienne de la pensée et de l'étendue va-t-elle jusqu'à une conception mécanique de l'étendue, aujourd'hui d'ailleurs « complétée » en une conception mécanique de la pensée elle-même ? Il est, me semble-t-il, difficile de répondre à cette question, si l'on ne conçoit pas que la séparabilité du sujet et de l'objet représente *déjà* en elle-même la production d'une *causalité mécanique*, appelée à s'affiner et à se déployer toujours davantage. La création d'un objet de perception séparable et que l'on pourra nommer de façon « claire et distincte », pour reprendre des termes cartésiens, est, dans ce sens et déjà, l'institution d'une mécanique à travers laquelle un éprouvé perturbant va pouvoir être traité. *Autrement dit, la création de perception postule déjà et en même temps un causalisme mécanique.*

La perception constitue en effet un objet séparable, devenu aussitôt cause mécanique de l'éprouvé, et sur lequel pourra dès lors porter l'action à

6. B. d'Espagnat, *Traité de physique et de philosophie*, Librairie Arthème Fayard, 2002, p. 169.

travers laquelle il serait mis fin à l'éprouvé perturbant. Toutefois, l'action portant sur l'objet de perception ainsi isolable du sujet ne sera toujours que provisoirement résolutive. C'est alors le même processus de séparabilité qui sera appliqué à cet objet résiduel jusqu'à faire apparaître les objets latents qui viendraient le déterminer lui-même. Il en résultera un enchaînement de plus en plus complexe de subdivisions censées rendre compte d'un éprouvé perturbant toujours présent, et visant toujours à l'annihiler. L'état le plus avancé de ces subdivisions et de l'enchaînement de leurs causalités mécaniques sera considéré comme la situation « quasi réelle » du sujet dans son rapport au monde.

Nous pouvons donc voir dans la séparabilité du sujet et de l'objet le premier fondement d'une science – et bien antérieurement à son avènement canonique au XVII^e siècle –, avec laquelle le tout sera conçu, au moins en perspective, comme la mécanique de ses parties. Le tout, c'est-à-dire l'unité retrouvée du sujet dans son rapport à l'univers et à lui-même, correspondra en perspective à la réalisation idéale d'une mécanique qui en articulerait l'ensemble des parties. La démarche hypothético-déductive confirmera sans cesse l'adéquation de la différenciation itérative avec la reconstitution du tout. La vérification sera obtenue avec le signal de fin de l'expérience subjective perturbante. Ainsi en sera-t-il de la microréduction physique, ou de la réduction d'un phénomène social en termes de comportements individuels, ou encore de la réduction d'un comportement individuel en termes biologiques ou finalement physico-chimiques.

Le temps préalable du réductionnisme scientifique, là même où nous n'avons pas à contester sa légitimité, consiste donc en une séparabilité apparemment naturelle du sujet percevant et de l'objet perçu. Un énoncé général quant à l'objet perçu est corollaire de cette séparabilité première, et c'est à partir de là que pourra se déployer une mécanique réductionniste toujours plus affinée, via l'expérimentation et la démarche hypothético-déductive.

Mécanicisme et réalisme ontologique : le réductionnisme radical

Considérés de cette façon, on voit cependant que la séparabilité et le mécanicisme réductionniste qu'elle inaugure ne renvoient aucunement à la nécessité de définir la *réalité en tant que telle*. En eux-mêmes, ils pourraient nous apparaître simplement comme un *procédé* destiné à produire une adéquation suffisante de l'humain dans un réel qui l'habite et qu'il habite. Ce procédé, celui de la science, a donné et donne encore pleine satisfaction en général. Néanmoins, il sera toujours hanté par une *illusion majeure*, celle

qui consistera à penser que c'est bien la réalité en tant que telle qui vient se donner en fait à notre connaissance.

La désillusion va cependant arriver. Au début du ^{XX}^e siècle, la croyance en une saisie progressive et constante de la nature du réel va devoir céder le pas. Avec l'approche freudienne de l'hystérie, puis avec les développements de la physique quantique, va apparaître la nécessité de repenser en profondeur les conditions et les limites d'un rapport au réel qui, chez l'humain, passe par la symbolisation et la séparabilité du sujet et de l'objet qui déjà la sous-tend.

Nous n'avons certainement pas encore mesuré l'impact de la mise en question qui en a résulté. Pour une partie de la science, lorsqu'elle ne se cantonnera pas à l'instrumentalisme, le réductionnisme tendra à devenir un *réductionnisme faible*. L'objet séparé d'observation ne sera plus considéré d'un point de vue fondamentalement réaliste, et sa définition comme son exploration seront entendues comme indissociables des nombreuses théories non exhaustives qui cherchent à le déterminer.

Mais, pour une autre partie de la science, le renoncement à énoncer ce qui serait le réel lui-même, *ne serait-ce qu'en perspective*, sera inacceptable. La visée mécaniciste qui avait pu jusque-là demeurer dans une certaine « modestie » du fait de la pensée latente qui laissait seulement à un Dieu plus ou moins abstrait le privilège de connaître l'ordre présumé de l'univers, va alors s'exacerber en une crispation dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Une certaine science soutiendra que c'est bien le réel qu'elle observe et domine, et que le mécanisme de ce réel sera un jour définitivement connaissable. En cela, elle rejoindra et renforcera les idées du *matérialisme mécaniciste* de la deuxième moitié du ^{XIX}^e siècle, celles qui imprégneront la pensée de Freud en ses débuts⁷. « La science est alors ce qui permet de découvrir progressivement les lois mécaniques inhérentes aux choses elles-mêmes, c'est-à-dire ces lois qui gouvernent la matière en mouvement et qui se révèlent ainsi constitutives de l'univers ainsi que de toute forme de vie. Cette appréhension se fait directement, sans qu'aucune espèce de médiation conceptuelle se révèle nécessaire, sans qu'aucun élément *a priori* intervienne. Pour les matérialistes mécanicistes, il existe un monde objectif, indépendant des sujets connaissant : il s'agit tout simplement de l'observer et de découvrir sa véritable nature mécaniciste, et ce en respectant la méthodologie ainsi que les procédures propres aux sciences de la nature⁸. »

7. P.-L. Assoun, *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Paris, Payot, 1981.

8. R. Nadeau, *op. cit.*, article « matérialisme mécaniciste ».